



**John Fusac**  
est le Boulonnais du mois.

« Cherchant un nouveau local, FUSAC arrive à Boulogne le 24 février 2010 pour en visiter un de disponible rue du Chemin Vert. Ce local avait une particularité : le propriétaire n'est autre que M. Stéphane Collaro, célèbre animateur des émissions humoristiques (*Cocoricocoboy*, *Le Bébête Show*) à la télévision des années 1975 - 1990. Dix minutes de visite ont suffi pour nous convaincre que cet endroit plein d'esprit et de légèreté sera notre prochain lieu de travail. Huit ans plus tard nous ne sommes nullement déçus par notre installation ici. Cette ville dynamique, positive, tournée vers l'avenir ne nage pas dans le formol. Les Boulonnais sont animés par un beau *state of mind* à la fois élégant et décontracté. Nous resterons ici - Boulonnais un jour Boulonnais toujours ! »

JOHN VANDEN BOS

# L'éditeur qui rendait service au Tout-Paris anglophone

Qui ne se souvient pas de *FUSAC* ? Dans les années 90 et 2000, ce magazine de petites annonces était disponible un peu partout dans la capitale, comme feu *Paris Paname*. La particularité de *FUSAC*, c'est qu'il s'adressait à tous les anglophones de la capitale, principalement des expats et des étudiants, mais aussi à des francophones désireux d'améliorer leur maîtrise de la langue de Shakespeare. Aujourd'hui, *FUSAC* n'existe plus qu'en ligne. Son papa étant un voisin, nous l'avons rencontré. Retour sur une formidable aventure et les nombreux défis qu'a dû affronter John Vanden Bos, le Boulonnais du mois.

**J**ohn Vanden Bos, vous êtes le Boulonnais (d'adoption, nos lecteurs l'auront compris) qui a fondé *FUSAC*, le magazine de petites annonces pour anglophones de Paris et sa région. Les habitants de notre ville ne vous connaissent pas

**encore. Pouvez-vous vous présenter à eux et nous raconter votre incroyable aventure ?**

Je tiens tout d'abord à dire que je ne parlais pas un mot de français avant l'âge de 20 ans. Originaire d'une famille nombreuse (nous étions sept frères et sœurs) de Kalamazoo, dans le Michigan, j'étais un élève plutôt turbulent et j'ai quitté l'école à l'âge de 16 ans. Puis, comme vous dites vous les Français, j'ai roulé ma bosse. Mon frère aîné était militaire en Allemagne. Avec un autre frère, j'ai été le voir trois mois. Nous nous sommes ensuite rendus à Barcelone en vélo et en stop. Nous sommes passés par la ville de Besançon où, je dois dire, j'ai été impressionné et séduit par la beauté de la ville... les Bisontines.

Sur la route pendant ces années, j'ai croisé pas mal de naufragés de la vie. Cela m'a fait comprendre qu'il était mieux dans la vie de ne pas faire que des petits boulots. Je décide de reprendre mes études aux États-Unis, au Calvin College de Grand Rapids, Michigan, où j'étudie la littérature anglaise et le français. La 3<sup>e</sup> année a lieu à l'étranger. Où croyez-vous que je me décide d'aller ? À Besançon, ville natale de Victor Hugo, pour ses fortifications Vauban, sa cancoillotte et...

**Sa communauté protestante ?**

Plutôt ses Bisontines ! (rires) Je ne voulais pas étudier à Paris mais dans la France profonde. Là-bas, je me lie avec un certain nombre d'habitants, ce qui me permet de revenir trois étés de suite où je travaille dans un supermarché Suma. J'y apprend le louchébem (ou loucherbem, l'argot des bouchers parisiens et lyonnais de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, ndlr). J'achève mes études et je deviens professeur d'anglais et de français à Bowmanville au Canada, sur les rives du lac Ontario. Au bout d'un an seulement, je suis prié de partir, le ministère de l'Éducation trouvant finalement curieux de confier l'enseignement du français à un Américain. Ne trouvant pas de travail aux États-Unis je repars vivre en France trois ans où je mène la vie de bohème. Je dors dans une chambre de bonne pour 30 dollars par mois, donne des cours d'anglais à des hommes d'affaires et à un médecin de Neuilly et suis serveur le soir dans un restaurant coréen du 14<sup>e</sup> arrondissement. Ainsi, pendant trois ans, j'ai eu du temps

pour visiter tous les musées, parcs, et cinémas de la capitale. La vie bohème est belle mais le temps passe. Je m'inscris à l'Université de New York qui a, à l'époque, une antenne au 56 rue de Passy dans le 16<sup>e</sup> arrondissement, où elle accueille une centaine d'étudiants. Je m'y retrouve et en profite pour donner un coup de main à l'administration, où je m'implique à la cellule orientation.

**Et là, vous ne perdez pas votre temps...**

Oui, c'est un moment très propice pour l'avenir. J'y rencontre celle qui sera ma femme Lisa, Américaine elle aussi. Je repars à New York. Un jour fatidique, je dois imprimer un document de 15 pages sur Samuel Beckett sur une imprimante Dot Matrix située dans un local exigu de l'université. Pendant l'impression, péniblement longue, je feuillette un magazine qui raconte l'histoire d'un gars qui vient de lancer un magazine consacré au baseball et qui explique comment cela a été possible. La publication assistée par ordinateur (PAO), nouvelle technologie, vient d'arriver et, pour 200 ou 300 dollars, il est possible d'acquérir un logiciel qui vous permet de devenir éditeur. Avant, il fallait s'offrir les services d'un imprimeur et cela coûtait très cher. Je sais enfin ce que je veux faire : un journal grâce à la PAO qui publierait des offres d'emplois et de logements pour les anglophones de Paris... et grâce auquel je ferais fortune ! (rires) Nous sommes en 1988, j'ai 32 ans, et je n'ai toujours pas terminé mes études (je suis alors en doctorat). Mais c'est décidé, je quitte le monde universitaire. Je me lance en entrepreneur. Une startup est née.

Je n'ai alors que 10 000 francs sur moi et une fois établi ainsi que les formalités effectuées, il me reste juste de quoi faire 2-3 numéros de 4 pages tirés et diffusés à 5 000 exemplaires. Au début, je dois dire que l'accueil des annonceurs potentiels est sceptique. Ils se méfient énormément et ils ont bien raison. C'était une feuille de chou !

**« Nos locaux ont été la cible d'un attentat terroriste en 1992. »**

**Vous dites que l'accueil des annonceurs est prudent...**

Les annonceurs me disent : « Faites-le d'abord, on verra

ensuite. » Ce défi lancé, je fais imprimer donc le numéro 1 de *FUSAC*. Dès les premiers jours, j'ai reçu des petites annonces accompagnées de chèques. Chaque jour, il y en avait plus, c'était très impressionnant. C'était parti pour 27 ans d'aventure rythmées par la sortie d'un numéro de *FUSAC* tous les quinze jours !

**Pourquoi « FUSAC » ?**

À l'époque, personne ne connaissait l'acronyme pour « fusions & acquisitions ». *FUSAC* signifie tout simplement France-USA Contacts.

**Au début, vous êtes tout seul dans l'entreprise...**

Tout à fait. Le restaurant Cactus Charly, rue de Ponthieu, qui sert jusqu'à 400 couverts par soir et où l'on croise alors souvent Yannick Noah est l'un de mes premiers points de distribution. Chaque jour, je convaincs 5 ou 6 nouveaux points de distribution, je rencontre des clients potentiels, je reçois de nouvelles petites annonces avec leur règlement. J'avais à chaque fois assez d'argent pour faire un nouveau numéro. Je livrais les points de distribution en vélo. Puis un copain m'a refilé sa mobylette, ensuite j'ai pu acheter une camionnette. Une amie suédoise rencontrée à l'église américaine m'a épaulé dans la distribution. Il fallait aussi acheter des ordinateurs et des présentoirs. Un grand merci à messieurs Pierre Blin, Patrick Filippini et Fred Style pour leur aide précieuse. Dès 1990, FUSAC est en orbite. Arrive l'apogée du titre devenu la bible des Anglo-Saxons de Paris. De 1995 à 2008, treize années folles...

En 1995, FUSAC a 7 ans et diffuse 30 000 exemplaires tous les 15 jours. On emménage dans des nouveaux locaux et les 200 m<sup>2</sup> ne sont pas de trop pour accueillir toute l'équipe : il y a désormais plusieurs livreurs (et quatre camionnettes !), quatre opératrices, un maquettiste, quatre commerciaux, soit 14 personnes sans compter nos 5 ou 6 jeunes relecteurs, etc. Nous recevions 40 à 50 petites annonces par jour, que nous classions ensuite par rubriques (« *Employment* », « *Meeting Places* », « *Art* », « *Housing* », « *Going Out* », « *Services* », « *Health and Well-Being* », « *Learning* », etc.). FUSAC ne cesse de grandir pour atteindre 88 pages et 60 000 exemplaires diffusés tous les 15 jours via 500 points de distribution. Le chiffre d'affaires explose ! *Success story* !

Nous étions sur un petit nuage - de nouveaux annonceurs nous appelaient presque tous les jours. En 2001, suite aux attentats du 11 septembre, nous ressentons un ralentissement, qui s'avère passager. Ce qui nous donne du fil à retordre, c'est Internet. Nous ne ressentons pas une décrue avant les années 2008-2009, années où le World Wide Web prend vraiment le pouvoir. Nous sortons alors des années folles, des années de vaches grasses, des années magiques passées la tête dans le guidon.

**Avez-vous des anecdotes marquantes heureuses ou tristes de ces années-là ?****Sauvé par Lisa son épouse !**

Alors qu'ils étaient partis pêcher à la mouche le long de la rivière Lamar du parc national de Yellowstone en octobre 2016, John et Lisa Vanden Bos (qui ont une maison de vacances à Bozeman, dans le Montana) ont été surpris par un ours grizzli adulte en train de consommer une carcasse d'antilope (peu avant l'hiver, un des pires contextes pour croiser une telle bête). Le plantigrade a chargé le couple de toutes ses forces mais s'est arrêté au niveau de la canne à pêche que tenait John dans sa main droite, alors nullement tétanisé mais très étonné. De quoi donner le temps à Lisa de dégainer son spray poivré anti-ours, avec succès. Mais l'animal, très offensif, les charge de nouveau et cette fois-ci, John utilise son spray, de quoi décourager définitivement le prédateur. Malgré ces émotions et après avoir conté leur mésaventure aux médias locaux, nos deux tourtereaux étaient à nouveau à la pêche le lendemain sur la terre des ours grizzli !

Nos locaux rue de La Rochelle ont été la cible d'un attentat terroriste en 1992. Bush Père est alors président des États-Unis et la guerre d'Irak vient de commencer. Dans la nuit, deux bombes

sont posées à Paris : l'une à côté d'un bureau de poste dans le 17<sup>e</sup> arrondissement et l'autre devant mon bureau. C'est le travail d'un groupuscule de radicaux qui s'était fait

appeler Gracchus Babeuf. Elles explosent à 6h du matin.

**Pourquoi vous visaient-ils ?**

Simplement parce que j'étais Américain et l'un des (petits) symboles des États-Unis dans la capitale. C'était beaucoup moins risqué de s'attaquer à FUSAC que de cibler par exemple l'ambassade des États-Unis, très protégée et surveillée.

**Y a-t-il eu des victimes ?**

Dieu merci, non, zéro blessé. Le concierge a eu la peur de sa vie et toutes nos vitres ont été soufflées par la violence de l'explosion. Un début d'incendie s'est même déclaré. J'ai été réveillé par un appel de la police. Jamais je n'ai enfilé mon pantalon si rapidement.

**Avez-vous des anecdotes plus heureuses ?**

FUSAC est apparu brièvement dans le film *Love Actually* (2003). Il est aussi mentionné dans le roman *Stringer* de Jean-Paul Jody (2000) : « J'ai tendu l'exemplaire de FUSAC dans lequel la fille avait fait paraître son annonce. La porte s'est entrouverte... » FUSAC est cité dans le livre *Bienheureux les fêlés...* *Tout le monde peut créer son entreprise* de Philippe Bloch, le cofondateur de Columbus Café & Co : « L'homme providentiel arrive par la grâce d'une annonce passée dans le journal FUSAC, la bible des Anglo-Saxons de Paris. » FUSAC a aussi permis à de nombreuses personnes de trouver le job de leur rêve ou de trouver leur meilleure moitié, donc de fonder des familles.

**Comment se passe la suite ?**

En 2009, nous passons d'une périodicité bimensuelle à mensuelle. Nous recevons moins de petites annonces, certains annonceurs fidèles vont voir ailleurs, sur la toile essentiellement. Parfois, ils reviennent un peu plus tard, parfois pas... Des particuliers ne souhaitent plus que leur petite annonce passe sur l'édition papier. Notre site Internet leur suffit. Pourquoi attendre 15 jours pour la diffuser *in real life* quand c'est possible instantanément en ligne ? La plateforme Airbnb a taillé des croupières à notre rubrique *Housing*, tel autre portail mettant en relation gratuitement baby-sitters et parents a rendu inutile notre rubrique baby-sitting, etc. Nous nous retrouvions dès lors dans la situation de la pizzeria qui voit ouvrir en face d'elle une pizzeria proposant des pizzas gratuites. Nous n'arrivions plus à vendre nos espaces publicitaires aux prix habituels.

En 2014, nous avons donc pris la décision de cesser la parution du mensuel papier et de migrer complètement au monde nouveau, le monde digital. Au total, en 27 ans d'existence, FUSAC version papier aura diffusé 22 millions d'exemplaires.

**Désormais, quelles sont vos activités ?**

Nous gérons notre plateforme en ligne FUSAC.fr. Nous éditons par ailleurs une ou deux fois par an un guide culturel en anglais, *LOOFE (Light and Lively Observations on France Extraordinaire)* à destination - toujours - de l'anglosphère de Paris. Nous avons désormais le temps pour faire ce que nous demandaient les gens pendant les années folles de FUSAC : écrire des articles sur différentes facettes de l'Hexagone, notre bien-aimé. La nationalité française nous a été accordée en 2016. Un vrai enchantement !

Propos recueillis par Eléonore de Vulpillières